

séjourner; ce qui est un grave obstacle au succès des cultures. Dans ce cas, on doit faire ou l'aigreur ou un fossé d'écoulement, ou une rigole, selon la profondeur de l'enfoncement, ou on le remplit par des transports de terre, par un défoncement, par une suite de labours calculés.

Toujours il est de l'intérêt du cultivateur de rendre ses champs les plus unis possibles, soit qu'ils se trouvent en plaine, soit qu'ils se trouvent sur le penchant d'une montagne, ce qui n'est pas difficile à obtenir pour celui qui sait habilement manier la charrue.

Une chose à laquelle on ne fait pas partout la même attention, c'est de tenir les raies extrêmement droites et les planches de même largeur. Certains laboureurs se sont rendus célèbres dans nos concours de labours sous ce rapport: le coup-d'œil suffit pour les guider; mais on pourrait facilement suppléer à cette habitude dans les cantons où les laboureurs sont moins exercés, en plantant des jalons.

La longueur des raies est parfaitement indifférente; cependant presque partout elle est déterminée par la nécessité de laisser reposer l'attelage: ainsi elle est moins considérable dans les terres fortes ou caillouteuses que dans les terres légères ou sablonneuses.

La largeur des planches suit la même règle, mais par un autre motif; c'est à dire que dans les terres fortes il faut qu'elle soit moindre, afin que les eaux pluviales puissent plus facilement s'écouler. Presque toujours dans ces sortes de terre et encore dans celles qui sont plus constamment humides, on fait les labours en billon.

L'avantage des grandes planches plates est que les eaux n'en entraînent pas la terre, comme elles le font si évidemment dans les billons.

Souvent on laboure à plat, et ensuite on marque les planches par des raies plus profondes; mais cette méthode ne vaut rien, parce que la terre tirée de ces raies les bordant d'une élévation, l'eau de la planche y entre bien plus difficilement.

Une opération qui est encore commandée dans ce cas, c'est de faire à la charrue de larges et profonds sillons irréguliers, ou coupant les autres dans toutes les directions possibles, lesquels sont dirigés hors du champ, dans son côté le plus bas, et de manière à faciliter l'écoulement des eaux surabondantes. On nomme ces sillons des *fausses raies*.

Dans les sols sablonneux, graveleux, crayeux et autres de même nature, on doit labourer à plat par la raison contraire. En effet, dans ces sortes de localités, ce sont les sèches qui nuisent le plus au produit des récoltes, et il est important par conséquent d'y retenir les eaux le plus possible. Il est de ces localités où on laboure toute la pièce sans la diviser en planches: ces sortes de labours s'appellent des *labours plats*.

Il est des cantons où la nature des terres est si variable, que dans un champ de quelques arpents elle change plusieurs fois. Ainsi ici il faut labourer profondément, plus loin il suffit de gratter la terre; dans tel endroit, il convient de labourer avant l'hiver, dans tel autre après. Labourer n'est donc pas une opération aussi mécanique qu'on le pense communément: il faut réfléchir à la queue de sa charrue comme à la tête de sa ferme.

(A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

L'insurrection de l'Herzégovine a rouvert cette éternelle question d'Orient qui revient sur le tapis tous les dix ou quinze ans pour le tourment et la gloire des diplomates.

Deux puissances surtout ont profité des bouleversements apportés en Europe par la Révolution: c'est la Russie et l'Angleterre.

Pendant que la France employait toute son activité aux guerres continentales, que l'Espagne perdait ses colonies, et que la Prusse et l'Autriche, gênées par leur position même, étaient obligées de berner leur action aux pays immédiatement placés à côté d'elles; la Russie qui allait prendre un grand ascendant en Europe, s'étendait en Asie aux dépens de la Turquie et de la Perse, et l'Angleterre développait le plus grand empire colonial qui ait jamais existé. La Russie formait un empire continental qui s'appuyait, à l'Occident, sur le Vistule, qui touchait la Chine en Asie et qui pénétrait jusque dans le nord de l'Amérique; mais, mal à l'aise dans les régions septentrionales, elle tendait de plus en plus à se rapprocher du midi, convoitant la Turquie d'Europe, l'Asie Mineure, la Perse et les vastes plaines du centre de l'Asie.

L'Angleterre, au moment frappée par la perte de celles de ses colonies qui prirent le nom d'Etats Unis d'Amérique, s'était retournée d'un autre côté; le blocus continental l'avait forcée ensuite de faire de gigantesques efforts pour trouver ailleurs les débouchés qui lui manquaient tout à fait en Europe. L'aristocratie anglaise, maîtresse du sol de la mère-patrie, est obligée de procurer aux classes ouvrières les ressources de l'industrie, et, pour cela, il faut que le commerce soit assuré. Avec les Etats indépendants, le commerce peut tout à coup s'arrêter et la misère règne aussitôt en Angleterre. De là les efforts de ce pays pour se procurer de vastes colonies dont les habitants consommèrent les produits de son industrie; de là l'empressement qu'il met à reconnaître l'indépendance des colonies étrangères qui ont besoin de sa protection, et auxquels il impose ses marchandises; de là le soin qu'il a toujours eu d'entretenir des divisions sur le continent, afin de conserver son industrie sans rivale; de là, enfin, ses nombreux établissements dans l'Océanie, dans l'Australie, dans l'Amérique et particulièrement en Asie. Chaque peuple nouveau que l'Angleterre soumet et qu'elle civilise, c'est-à-dire à qui elle impose les habitudes européennes, est une ressource pour ses manufactures et augmente ses richesses. Sous ce rapport, elle ne pouvait rien trouver de mieux à exploiter que l'Inde avec ses deux cent millions d'habitants; elle s'y précipita et ne tarda pas à porter un regard de convoitise sur la Chine et le Japon.

L'Europe, telle qu'elle est constituée, ne permet plus chez elle les grandes conquêtes; l'Amérique soumise à des races européennes, ne pourrait non plus être envahie par une de ces grandes puissances, sans que les autres y missent obstacles; il ne reste à l'activité envahissante de l'Europe que l'Afrique et l'Asie. L'Afrique, protégée par son climat, ne se laisse pénétrer que difficilement; l'Asie offre une magnifique proie avec la Perse, les deux presqu'îles indiennes, la Chine et le Japon. Aussi la Russie et l'Angleterre se sont jetées sur l'Asie, l'une attaquant par le nord et le centre, l'autre par le midi. Mais c'est là précisément que devait commencer leur antagonisme.

Mais les agrandissements extraordinaires de la Russie et de l'Angleterre, en Asie, donnaient une importance de plus en plus grande à la situation de la Turquie, la rivalité des deux puissances formaient, en Asie, un équilibre dont l'Europe profitait; mais si la Russie arrivait à Constantinople, cet équilibre était rompu, l'Angleterre ne pouvait plus lui résister, et, maîtresse de toute l'Asie et de la moitié de l'Europe, les successeurs de Pierre le Grand Jan-